

CHAPITRE IX

Un sabbat palladique indien

Il nous restait encore trois temples à visiter : le Temple du Pélican, celui de l'Avenir, et celui du Feu. Après quoi, on irait "sauver des âmes" dans la plaine de Dappah, conformément au programme de toute grande solennité palladique indienne ; un véritable sabbat, dont les horreurs dépassent celles de la sorcellerie du moyen-âge, est en effet la cloture obligatoire de ces soirées infernales.

Les cinquième et sixième temples ne méritent aucune description spéciale ; ils sont décorés à la mode des locaux maçonniques ordinaires, sauf que, dans le premier de ces deux sanctuaires, il y a, à l'orient, un autel dont l'idole est un pélican classique, qui, d'un coup de bec, se déchire la poitrine pour nourrir de son sang ses petits ; ceux-ci, en maçonnerie, sont toujours au nombre de sept, pour rappeler les sept lettres dont le nom de Lucifer est composé. Ce pélican est adossé à une croix portant à l'intersection de ses bras l'inévitable rose rouge épanouie. En outre, ici, derrière la croix, se trouve un compas ouvert, dont les deux pointes reposent sur un quart de cercle, où sont incrustées onze grosses pierres précieuses ; on n'a pas oublié que onze est le nombre cabalistique luciférien.

La station au Temple du Pélican fut assez courte. Nous eûmes à subir un discours d'un officier anglais sur la charité maçonnique, discours qui comporta bon nombre d'allusions passablement immorales et dont les dévadasis présentes ne sourcillèrent point. La harangue terminée, les élémosinaires circulèrent dans la salle, l'*paljeluka* à la main ; on nomme ainsi, en tenue palladique, le tronc qui sert à faire la quête, appelé "tronc de la veuve" dans les loges de la plupart des autres rites. Le produit de la collecte est censément affecté à soulager les infortunes des adeptes malheureux ; en réalité, il sert, comme les cotisations, à payer les frais de culte et de propagande.

Le Temple de l'Avenir est ainsi nommé, parce qu'il est exclusivement réservé aux séances de magie divinatoire. Une jeune dévadase, la sœur Indra, s'assit sur un trépied en fer ; le frère Walder la magnétisa. On enfoua de longues épingles dans les bras nus de la prophétesse, sans que le sang coulât, sans que les muscles eussent la moindre contraction, sans que son visage trahît la moindre souffrance. Puis, à la ronde, on lui posa des questions.

Il est inutile que je reproduise les nombreuses demandes et réponses de cette soirée. Chacun avait le droit d'interroger la dévadase magnétisée. C'étaient surtout les Indiens qui la questionnaient, et leurs demandes avaient trait à des renseignements particuliers, intimes même, qui n'avaient d'intérêt que pour eux.

Je m'approchai à mon tour de la sœur Indra, et, lui faisant toucher mon cordon du rite de Memphis, à moi délivré par le grand hiérophante de Naples, je lui posai la question suivante :

—Quelle est la profession de la personne de qui je tiens cet objet ?

La dévadase me répondit sans aucune hésitation :

—Cette personne est un frère, qui, dans le monde profane, exerce la profession de maître d'armes,

Pessina, en effet, donne des leçons d'escrime ; c'est, après la maçonnerie, la principale corde qu'il a à son art.

—Voyez, continuai-je, voyez ce frère hier ; trouvez où il était à quatre heures de l'après-midi, et dites ce qu'il faisait.

Indra se recueillit quelques instants. Après une minute environ de silence, elle dit :

—J'ai franchi les mers. Je suis dans une ville italienne, au pied d'un volcan. Je vois l'homme dans sa chambre ; il écrit. Il porte une large chemise flottante, rouge. Il cache sa lettre ; il met l'adresse sur l'enveloppe. Il se lève. Il est bien quatre heures de l'après-midi à la pendule qui est sur la cheminée de la chambre.

—Lisez, fit Walder, ce qui est écrit sur l'enveloppe de la lettre.

La dévadase se pencha, comme si elle était réellement dans la chambre de Pessina, auprès de la table où il écrivait la veille. Elle dit ensuite, ayant l'air de lire :

—*Cavaliere Vincenzo Ingoglia, Castelvetrano, Sicilia.*

Plus que tous les autres, j'étais frappé de la précision de la réponse de la sœur Indra. Il est parfaitement exact que Pessina, ancien officier garibaldien, porte toujours, et surtout chez lui, la fameuse chemise rouge. En outre, j'ai su, depuis, que le grand hiérophante italien du rite de Memphis compte parmi ses meilleurs amis le chevalier Ingoglia, professeur de sciences naturelles, à Castelvetrano, et l'un des membres actuels de son état-major maçonnique.

Le frère Walder me demanda si j'avais d'autres questions à poser.

—Non, répondis-je, je suis satisfait.

Un assistant, un des Anglais, voulut interroger la dévadase.

—Puisque vous êtes en Italie, fit-il, transportez-vous à Rome.

—M'y voici, dit Indra, après quelques secondes.

—Voyez ce que faisait hier, toujours à quatre heures, le pape de la superstition ; pénétrez dans le Vatican.

Indra eut un tressaillement par tout le corps ; puis, elle porta les deux mains à son front ; ensuite, elle les agita en avant, comme si elle essayait de se débarrasser d'un obstacle, de traverser quelque chose qui s'opposait à elle.

—Je ne puis pas ! je ne puis pas ! cria-t-elle.

Les assistants se regardèrent, décontenancés.

—Malédiction ! fit Walder avec colère. Les prêtres d'Adonai sont toujours protégés contre nous. Il est inutile d'insister ; j'ai fait cent fois, mais vainement, cette expérience.

Et il proféra un épouvantable blasphème.

Cet incident, qui avait jeté un froid, mit fin aux interrogatoires. Walder réveilla la dévadase, et nous nous rendîmes au Temple du Feu.

Ce sanctuaire, qui a, comme les six autres, la forme d'un parallélogramme, se distingue d'eux extérieurement par un cône tronqué qui traverse la toiture et remplit l'office d'une immense cheminée, d'où sortent de hautes flammes, ainsi que d'un cratère, les nuits de tenue palladique. Intérieurement, les murs de la salle sont sans aucun ornement, peints en rouge sang-de-bœuf ; le centre du local est occupé par l'énorme four conique dont une partie du sommet s'aperçoit au dehors ; ce four, en pierres dures et massives, n'a pas moins de quinze pieds de diamètre, et comporte sur un seul côté une ouverture large de six pieds, permettant de voir une monstrueuse statue de Baphomet en granit, qui est au milieu, toute noire et comme calcinée. Ce qui particularise encore ce sanctuaire, où l'on a accès par un couloir souterrain venant du Temple de l'Avenir et débouchant à quelque distance du four, c'est que, par quelques portes, donnant sur le plateau, on peut aller et venir en plein air ; mais seuls les lucifériens et leurs visiteurs privilégiés ont la possibilité d'effectuer des promenades sur le plateau, attendu que le rocher servant de base aux sept temples est taillé à pic et ne saurait être escaladé ; il faut, de toute nécessité, pénétrer par le premier souterrain gardé par les sicks, dont j'ai parlé plus haut. Toutefois, si nul être humain n'a la faculté de se promener en ces parages, sans la permission des initiés, en revanche, les bêtes sauvages et les reptiles y circulent librement, du moins jusqu'à ce Temple du Feu où ils n'ont qu'à entrer, mais sans aller au delà ; car l'orifice du couloir qui met le sixième et le septième sanctuaires en communication, est solidement fermé par une lourde trappe toute recouverte de fer. À côté de l'édifice, se trouvent deux vastes magasins où sont entassées les provisions de bois et de combustibles nécessaires pour le feu sacré des nuits rituelles.

Lorsque nous arrivâmes par l'escalier du couloir souterrain, les servants avaient déjà allumé le feu, qui flambait formidable, avec rage, entourant le Baphomet de pierre ; sur le bois qui pétillait, craquait, dans les flammes qui hurlaient en un bruit sinistre, on jetait, pour les raviver encore, des essences, et c'était un crépitement infernal, une échappée de gaz qui brûlaient en se tordant comme des serpents de feu, et de ce foyer s'élevaient vers le ciel, par l'ouverture supérieure du cône, des gerbes d'étincelles et des torrents de fumée, coupés, par intervalles, de reflets sanglants, de zigzags rouges à travers l'espace sombre, dans les ténèbres nocturnes.

Bientôt, les murailles de pierre du four devinrent rouges elles-mêmes, ainsi que le Baphomet du centre qui était incandescent et semblait un colossal démon au milieu de son élément naturel, ricanant au sein de cette fournaise fantastique. Les assistants s'éloignaient autant que possible du foyer, suffoqués, à demi-cuits, se tenant auprès des portes ouvertes qui donnaient sur la campagne.

À un signal du grand-maître, tous se mirent à pousser des cris stridents incohérents, des clameurs de véritables aliénés, tandis que les maîtres des cérémonies frappaient à tour de bras, et d'une façon désordonnée, sur des gongs suspendus entre des poutres, à l'extérieur du temple. Tout cela faisait un vacarme insensé, et les flammes, qui atteignaient maintenant une hauteur considérable à leur sortie de la fournaise, répandaient une immense lueur d'incendie, qui devait s'apercevoir de très loin.

Cette pratique n'existe que dans le palladisme indien ; je ne l'ai retrouvée nulle part. Elle a pour but, disent les lucifériens de ces contrées, d'attirer les âmes qui vagabondent à travers la campagne, les lumières de ce brasier devant les guider, les conduire autour du sanctuaire, les pousser à s'en rapprocher, en un mot, comme la lueur d'un phare attire les oiseaux. Au contact de ce feu qui symbolise Brahma-Lucif, toutes ces âmes refroidies par la mort et flottantes dans l'atmosphère devaient se réchauffer, revenir à elles-mêmes, et se verser invisibles dans le sein du dieu suprême, esprit et roi du feu.

(A suivre)